

dans le choix de notre retraite. Je la préférâi tout à fait à l'est de Londres, là où l'on trouve dans les rues le moins de gens oisifs, flânant et observant ce qui se passe autour d'eux.

Nous pouvions vivre à peu de frais avec le produit de mon travail quotidien ; nous pouvions ainsi consacrer jusqu'à notre dernier farthing à promouvoir le dessin, — le dessein légitime de redresser un tort infâme, — que j'avais en vue perpétuellement, sans jamais m'en laisser distraire.

Au bout d'une semaine, Marian Halcombe et moi nous avions réglé le cours de notre nouvelle existence.

Il n'y avait pas d'autres locataires dans la maison, et nous pouvions entrer et sortir sans traverser la boutique du rez-de-chaussée. J'établis pour règle, du moins jusqu'à nouvel ordre, que ni Marian, ni Laura, ne feraient un pas hors de la maison sans que je fusse avec elles, et que, venant à m'absenter du logis, elles ne laisseraient entrer personne, sous quel que prétexte que ce fût, dans les pièces réservées à leur usage.

Ceci arrangé, j'allai trouver un ancien ami, — un graveur sur bois, pourvu d'une nombreuse clientèle, — et je lui demandai de m'employer, — ajoutant que j'avais des raisons pour souhaiter de rester inconnu.

Il en conclut immédiatement que j'avais des dettes, — me témoigna sa sympathie dans les termes accoutumés, et me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour me venir en aide. Je ne cherchai pas à rectifier ses fausses idées, et j'acceptai le travail qu'il avait à me donner. Il savait qu'il pouvait se fier à mon expérience et à mon zèle. J'avais ce qu'il lui fallait avant tout, de l'application et de la facilité ; aussi, bien que mon gain fût médiocre, il suffisait à nos besoins.

Dès que je me sentis assuré de ceci, nous mîmes en commun, Marian et moi, tout ce que nous possédions. Il lui restait,

de son avoir, deux ou trois cents livres sterling ; j'en avais gardé à peu près autant sur le prix qui m'avait été payé pour ma clientèle de professeur de dessin, avant mon départ d'Angleterre. Réunies, nos ressources allaient à plus de quatre cents livres sterling.

Je déposai ce petit capital dans une banque, où il devait rester exclusivement consacré aux dépenses de ces secrètes investigations que j'étais résolu à organiser, et à faire au besoin moi-même, si je ne trouvais personne pour m'assister. Nous calculâmes notre dépense hebdomadaire avec toute la rigueur possible, et nous ne touchions jamais à notre petit fonds, si ce n'est pour Laura ou dans ses intérêts.

L'ouvrage de la maison, qui aurait été fait par une domestique, si nous eussions osé introduire chez nous une personne étrangère, fut revendiqué dès le premier jour, revendiqué comme un droit, par Marian Halcombe. — Tout ce dont les mains d'une femme sont capables, disait-elle, matin ou soir, peu importe, les miennes le feront. . . Et pourtant, elles tremblaient, ces mains vers moi tendues. Ses bras amaigris, tandis qu'elle relevait les manches du grossier vêtement qu'elle avait endossé comme garantie de sécurité, racontaient la triste chronique du passé ; mais dans ses yeux brillait encore l'inextinguible flamme de son courage tout viril.

Je voyais de grosses larmes s'amasser dans ses yeux, et tomber ensuite lentement le long de ses joues, tandis qu'elle me regardait. Avec un retour de son ancienne énergie, elle les essuya brusquement, et je retrouvai dans son sourire un faible reflet de cette animation qui la distinguait jadis. — Ne mettez point mon courage en doute, Walter, disait-elle, s'excusant. . . C'est ma faiblesse qui pleure et non pas "moi." Le travail domestique la domptera, si je n'en puis venir à bout. . .

Et, fidèle à sa parole, lorsque nous nous retrouvâmes, le soir, lorsqu'elle s'assit pour se reposer, elle avait remporté la

victoire. Ses grands yeux noirs, qui ex-primaient tant de fermeté, me lançaient encore quelques-uns de leurs éclairs d'autrefois : — Je ne suis pas encore tout à fait par terre, disait-elle ; je suis digne qu'on se fie à moi pour ma part dans l'œuvre commune. . . Et, avant que je pusse répondre, elle ajouta sur un ton plus bas : — Je suis digne aussi d'avoir ma part dans les risques et les dangers de l'avenir ; ne l'oubliez pas, l'heure venue. . .

L'heure venue, je m'en souvins.

Dès les derniers jours d'octobre, notre existence quotidienne avait sa règle ; et nous étions tous trois aussi complètement isolés que si la maison par nous habitée eût été une île déserte, et que le grand réseau de rues, les milliers de créatures semblables à nous dont nous étions entourés, eussent été les flots d'un océan sans limites.

Je pouvais, maintenant, compter sur quelque répit pour me mettre à même de méditer le plan de ma campagne à venir, et les moyens de m'assurer, dès le début, les armes nécessaires à la lutte que j'allais entreprendre contre sir Percival et le comte.

Les changements extérieurs, produits chez Laura par les souffrances et les ter-reurs du passé, avaient accentué d'une manière effrayante, et de façon à nous laisser peu d'espoir, la fatale ressemblance qui existait entre elle et Anne Catherick.

Dans mon récit du séjour que j'avais fait naguère à Limmeridge-House, j'ai noté, les ayant observées toutes deux, que cette ressemblance, si frappante qu'elle fût comme aspect général, offrait cependant d'importantes lacunes, quand on en venait à une comparaison minutieuse. Dans ce temps-là, les voyant ensemble et côte à côte, personne n'eût pu les prendre un seul instant l'une pour l'autre, ainsi que cela s'est vu fréquemment pour des enfants jumeaux.

Maintenant, je n'aurais pu m'exprimer de même à ce sujet. Les souffrances et

les chagrains que je m'étais autrefois rapproché d'associer à l'avenir de Laura Fairlie, même dans une de mes pensées éphémères, avait empreint sur sa jeune beauté leurs stigmates profanateurs ; et la fatale ressemblance que je n'avais pu entrevoir sans un frémissement intérieur autrefois, et simplement par la pensée, était maintenant une ressemblance réelle et vivante, dont mes yeux mêmes m'affirmaient l'exactitude.

Les seuls incidents du temps jadis que nous puissions nous hasarder à lui rappeler, étaient les menus détails domestiques de cet heureux temps passé à Limmeridge, alors que j'y étais allé pour lui donner des leçons de peinture. Le jour où je réveillai ce souvenir en lui montrant l'esquisse du kiosque-châlet qu'elle m'avait donnée le matin de nos adieux, et qui, depuis lors, ne m'avait jamais quitté, fut le point de départ d'une nouvelle ère d'espérance.

Par degrés, et en usant de beaucoup de ménagements, nous lui rendîmes, en quelque sorte, l'aurore du souvenir de nos promenades d'autrefois, et ses pauvres yeux, d'où toute expression semblait bannie par la souffrance, fixèrent sur Marian et sur moi des regards où se lisait une sorte d'intérêt nouveau, un vague besoin de penser, flamme naissante qu'à partir de ce moment nous entretenîmes avec un soin religieux.

Je lui achetai une petite boîte à couleurs, et un album de tout point semblable à celui que j'avais vu dans ses mains le jour de notre première entrevue. Une fois encore, — une fois encore, ô joie ! — durant ces heures que je pouvais disputer au travail, sous les ternes clartés du jour de Londres, dans une misérable chambre de Londres, je me retrouvai à côté d'elle, guidant ses pinceaux incédés, venant en aide à ses faibles travaux.

Nous relevions lentement, par cette naïve industrie, le niveau de son intelligence. Quand il faisait beau, nous l'em-